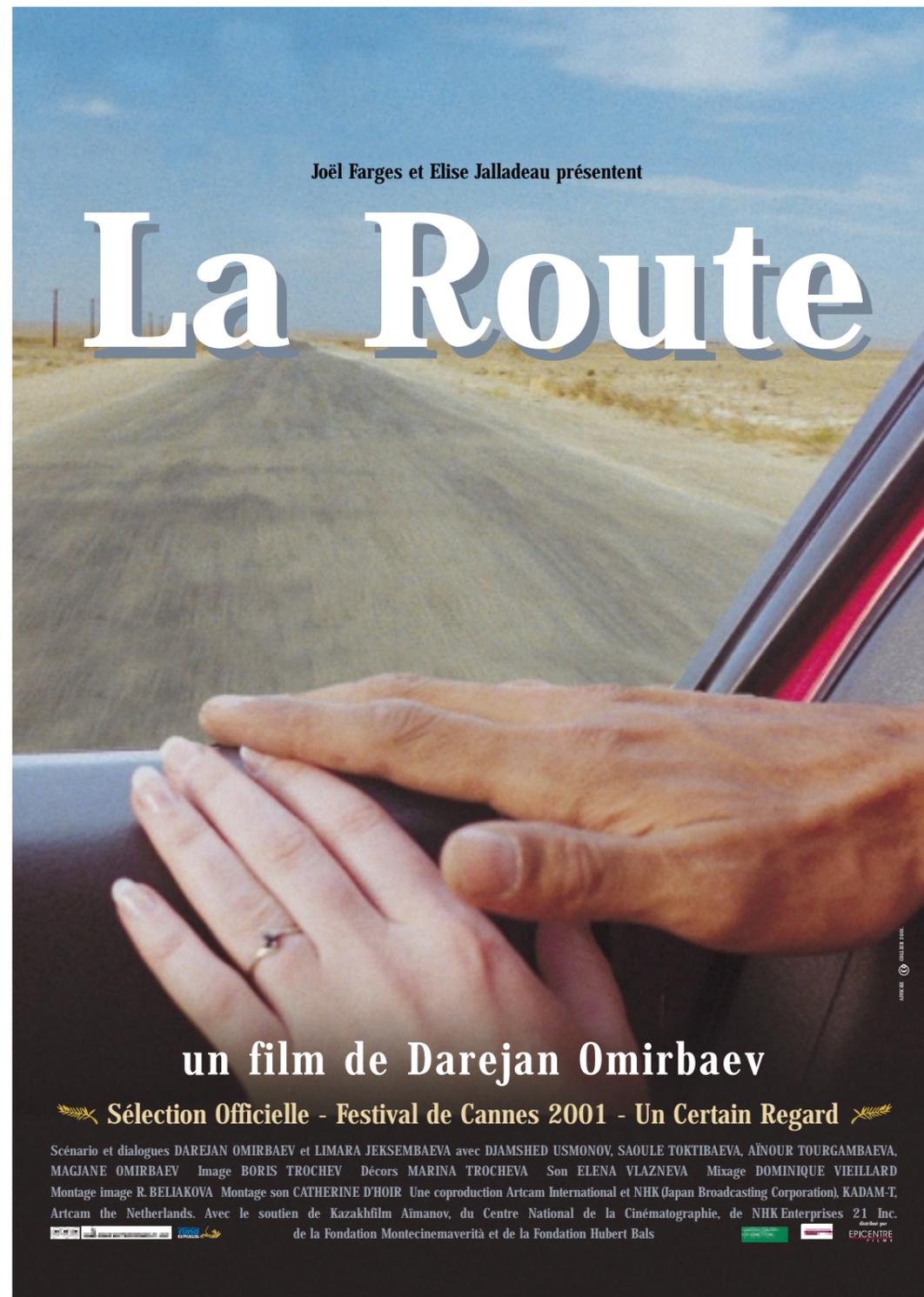


La Route

un film de Darejan Omirbaev



Joël Farges et Elise Jalladeau présentent

La Route

un film de Darejan Omirbaev

🌿 Sélection Officielle - Festival de Cannes 2001 - Un Certain Regard 🌿

Scénario et dialogues DAREJAN OMIRBAEV et LIMARA JEKSEMBAEVA avec DJAMSHED USMONOV, SAOULE TOKTIBAEVA, AÏNOUR TOURGAMBAEVA, MAGJANE OMIRBAEV Image BORIS TROCHEV Décors MARINA TROCHEVA Son ELENA VLAZNEVA Mixage DOMINIQUE VIEILLARD Montage image R. BELIAKOVA Montage son CATHERINE D'HOIR Une coproduction Artcam International et NHK (Japan Broadcasting Corporation), KADAM-T, Artcam the Netherlands. Avec le soutien de Kazakhfilm Aimanov, du Centre National de la Cinématographie, de NHK Enterprises 21 Inc. de la Fondation Montecinemaverità et de la Fondation Hubert Bals

© 2001 NHK

Sélection officielle Cannes 2001
Un Certain Regard

La Route

Un film de Darejan Omirbaev

Kazakhstan / France - 85 minutes
Couleurs - 1,66 Dolby - 35mm
N° Visa 99180

Titre original : *Jol*

Sortie Nationale le 23 Janvier 2002

Distribution
EPICENTRE FILMS
5, rue Taylor
75010 Paris
Tél : 01 42 40 00 01
Fax : 01 42 40 00 05
epicentrefilms@club-internet.fr

Attaché de presse
François VILA
64, rue de Seine
9414 Alforville
Tél : 01 43 96 04 04
Fax : 01 43 96 04 22
francoisvila@aol.com



Synopsis

Un jeune cinéaste, Amir Kobessov, reçoit un télégramme l'avertissant que sa mère est malade. Il quitte son domicile, sa femme et son fils, pour se rendre dans son village, à trois jours de route.

Commence alors un voyage autant géographique qu'intérieur. Une course folle de son imaginaire dans un décor de steppe et de montagnes qui le mène vers sa terre natale.

Fiche artistique

Amir Kobessov	Djamshed Usmonov
Mère d'Amir	Saoule Toktibaeva
Femme d'Amir	Aïnour Tourgambaeva
Fils d'Amir	Magjane Omirbaev
Serveuse du café	Valéria Gouliaéva
Censeur	Valéri Skorikov
Copain d'école d'Amir	Moukhamédjane Alpisbaev

Fiche Technique

Réalisation	Darejan Omirbaev
Scénario	Darejan Omirbaev et Limara Jeksembaeva
Image	Boris Trochev
Son	Helena Vlazneva
Montage Image	R. Beliakova
Montage Son	Catherine D'Hoir
Photographe de plateau	Cloé Drieu
Producteur executif	Limara Jeksembaeva
Producteurs	Elise Jalladeau Joël Farges Ueda Makoto
Produit par	Artcam International (France) NHK (Japon) Kadam-T Kazakhfilm Aïmanov (Kazakhstan)

Note des producteurs

Darejan Omirbaev est un cinéaste de la rigueur. Une rigueur quasi mathématique qu'il doit à une formation scientifique à laquelle il fait volontiers et fréquemment référence.

A ce titre il cultive une véritable vénération pour Robert Bresson.

C'est ainsi qu'il nous a raconté à sa façon son histoire avec Bresson : alors qu'il étudiait le cinéma au VGIK de Moscou, il apprit que le réalisateur français venait de publier *des Notes sur le cinématographe*.

Il réussit à convaincre le bibliothécaire de son Institut de se procurer la version française de l'ouvrage qui n'existait pas encore en russe. Puis il recopia scrupuleusement chaque ligne, chaque mot de ce livre rédigé dans une langue et un alphabet qu'il ne connaissait pas. Enfin, il confia ces pages manuscrites à une traductrice qui n'aurait pas été autorisée à pénétrer dans l'école. C'est ainsi que ces notes furent traduites sur un cahier d'écolier pour le seul Darejan Omirbaev.

Darejan Omirbaev aime nous raconter ses histoires... Il n'aime pas les écrire.

Le réalisateur kazakh n'est pas un scénariste. Il recherche la simplicité et c'est pourquoi ses scénarii sont si minces, si ténus et pourtant si explicites, si visuels. « La Route » est une déclaration d'amour en forme de « jeu de l'oie » malicieux et nostalgique, un manifeste vital qui brouille les pistes du récit.

La narration sème le trouble, elle divague sans itinéraire précis et pourtant à la lecture du scénario, on a le sentiment d'une nécessité extrême, d'une précision d'orfèvre. Enlevez une seule scène et la tension que Darejan Omirbaev a magistralement installée, s'évanouit.

La ligne blanche que nous suivons tout au long de « La Route » est la prise de conscience du protagoniste-cinéaste - à l'image de Darejan Omirbaev - qui découvre à la mort de sa mère que le temps a passé et qu'il est à mi-course de sa vie d'homme. C'est l'heure du bilan avec son cortège de désillusions ; la fiction du rêve fait place aux réalités amères.

Une petite leçon d'ironie et d'humilité pour cet homme qui doit désormais envisager son avenir d'amant, de père et d'artiste sous le signe de la maturité, « La Route » nous dit que la vie est brève, fragile, dérisoire.

C'est le temps des lucioles attirées par la lumière qui les brûle.

C'est l'existence d'un cinéaste qui entraîne ses semblables dans le rai aveuglant d'un projecteur : quelle illusion.

C'est ce que nous raconte Darejan Omirbaev : nos destinées éphémères.

Elise Jalladeau & Joël Farges
Artcam production



Darejan Omirbaev

Darejan Omirbaev

Darejan Omirbaev est né le 15 mars 1958 au village d'Uyuk dans la région de Djambul, au Kazakhstan. En 1980, il obtient son diplôme de la faculté de mathématiques appliquées de l'Université du Kazakhstan. Il travaille ensuite comme professeur, programmateur et monteur au studio Kasakh Film.

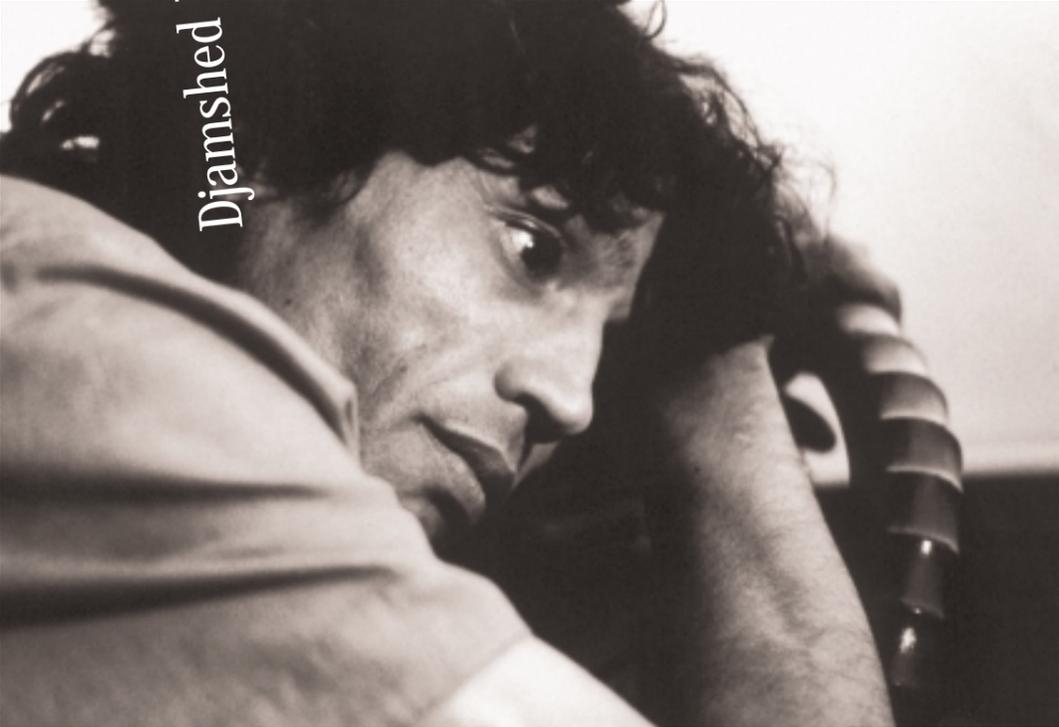
En 1987, il termine ses études au VGIK (Institut des hautes études cinématographiques à Moscou) et présente une thèse sur la sémiotique du cinéma consacrée aux travaux théoriques de Pasolini, Metz, Jacobson et Mitry.

Pendant deux ans, Darejan Omirbaev travaille au sein de la rédaction du magazine *New Film*, où il se révèle un critique et un théoricien majeur.

En 1988 il réalise son premier court métrage, **Shilde**, en 1992, **Kairat**, son premier long métrage, est récompensé par un Léopard d'Argent et le prix Fipresci au Festival de Locarno, et reçoit, la même année, la Montgolfière d'Argent au Festival des Trois Continents de Nantes, ainsi que le Grand Prix et Prix de la critique au Festival de Strasbourg l'année suivante. En 1995, son deuxième long métrage **Kardiogramma** est sélectionné en compétition officielle au Festival de Venise avant de recevoir le Prix Spécial du jury au Festival des Trois Continents.

Tueur à Gages présenté en sélection officielle au festival de Cannes en 1998 reçoit le Prix Un Certain Regard- Fondation Gan et est sélectionné dans de nombreux festival aux quatre coins du globe dont Le Caire, Karlovy - Vari, Chicago, Tokyo, San Francisco et reçoit le prix du meilleur scénario à Téhéran.

La Route sélection officielle au Festival du Film de Cannes dans la section Un Certain Regard en 2001 ouvre la rétrospective du cinéma Kasakh du Festival des Trois Continents de Nantes et est également présenté au Forum Européen de Strasbourg.



Djamshed Usmonov,

Acteur principal de *La Route* est avant tout réalisateur. Originaire du Tadjikistan, il est né dans un village au fin fond des montagnes. A 17 ans il découvre la ville, Douchanbé, où il fait des études d'acteur et de metteur en scène. En 1990 il réalise **Le Puits**, son premier long métrage. Mais à l'indépendance succède la guerre civile : *Elle fut une perte de sept ans de ma vie*. En 1999 il réalise **Le vol de l'Abeille**. Ses deux longs métrages seront présentés au Festival de Locarno. Il a d'abord refusé le rôle que lui proposait son frère Ormibaev puis après avoir visionné *Kardiogramma* il accepte de camper le rôle de ce réalisateur... Il réalise actuellement au Tadjikistan son troisième long métrage.

Djamshed Usmonov

Interview de Darejan Omirbaev



L'Ange de l'Épaule Comment est née l'idée de ce film ? Pourquoi avoir choisi comme héros principal un réalisateur ?

L'idée de ce film m'est venue, je crois, à la fin des années 80. C'était à l'époque de « Terminus » (*Konescnaja Ostanovka*) de Serik Aprymov. Après la présentation du film, il y a eu un petit scandale. A cette époque je n'étais pas encore réalisateur mais je travaillais dans l'unité de production Miras comme rédacteur. Un jour, mon chef m'apporta du Parquet une plainte déposée par une jeune

actrice qui avait joué dans le film. C'était moi qui devais répondre à cette lettre. Le problème était le suivant : on n'avait pas prévenu cette jeune fille que la scène dans laquelle elle avait joué était, après le montage, assez osée. La partie plus érotique fut tournée avec une autre actrice. C'est le montage qui donne l'impression que c'est la même jeune fille que l'on déshabillait. Elle n'avait pas été prévenue et s'est donc rendue à la première du film. Elle venait d'un village nommé Aksuat, je crois, et lorsqu'elle s'est vue nue sur

l'écran, elle s'est indignée et a écrit une lettre au Procureur Général. Là-bas, ils ont regardé cette lettre, mais n'ayant pas vraiment compris de quoi il s'agissait, ils l'ont envoyée aux Studios. J'ai donc fait nos excuses en expliquant que la création artistique est ainsi faite... J'ai pensé que c'était intéressant et que ça pouvait faire l'objet d'une scène dans un film. D'un côté c'est assez drôle, mais d'un autre côté ça pose problème... Cette histoire m'est restée en mémoire et a été la première idée directrice du film. Et j'ai tenu à ce que Serik Aprymov joue dans mon film. Il avait créé toute cette histoire et c'était à lui d'y mettre un point final. Il l'a compris et il joue le rôle du frère de la jeune fille. J'utilise aussi quelques images de son film « Terminus »...

Pourquoi avez-vous choisi de tourner dans votre village natal ?

Pas parce que c'était mon village natal ! Mais cela a certainement joué un rôle. Boris [Trochev, chef opérateur] est quelqu'un d'objectif, ça lui est égal, c'est du pareil au même pour lui. Je lui ai fait confiance quand il m'a dit que c'était ce que nous pouvions trouver de mieux. Quand tu arrives par la route, il y a une très belle vue sur le village. Il y a la steppe, la steppe et tout à coup, derrière une petite colline, apparaît le village. Ces choses-là sont difficiles à trouver. L'école et la maison principale que nous avons trouvée nous ont plu également.

Comment avez-vous choisi votre acteur principal ?

Au début je voulais filmer Amir Karakulov (NDLR : cinéaste kazakh appartenant à la Nouvelle Vague, réal-

isateur des films *Une femme entre deux frères* (*pazlucnisa*) (1991), *Le sonneur de Cloches* (*golubinyj zvonar*) (1994), *Dernière vacances* (*Poslednye kanikuly*) (1996)). C'est pourquoi, lorsque j'ai écrit le scénario, j'ai appelé le héros Amir. Et puis, ensuite, je me suis rendu à Paris pour régler les affaires relatives à mon film. J'ai été invité chez Joël Farges, le producteur du film, et j'ai fait connaissance avec le réalisateur tadjik Jamshed Usmonov. Le surlendemain, j'étais à Istanbul, et je me suis réveillé pendant la nuit en me demandant s'il ne conviendrait pas au rôle.

Était-il aisé de le diriger alors qu'il est aussi réalisateur ?

Après avoir filmé des enfants dans *Kardiogramma*, je me suis fait la promesse de ne plus jamais avoir affaire à eux. Après ce film, je me suis juré de ne plus jamais fréquenter de réalisateurs (*rires*). Bien sûr, c'est une situation difficile lorsque deux réalisateurs se retrouvent sur un même plateau de tournage... Mais quand je regarde les rushes, je me dis que je ne me suis pas trompé ! Si le choix était à refaire aujourd'hui, je choisirais encore Jamshed.

Dans votre scénario, vous aviez une représentation très juste et détaillée de chaque scène, de chaque épisode. Travaillez-vous complètement seul ?

La personne qui m'a le plus épaulé est Boris Trochev, le chef opérateur qui est vraiment doté d'un sens de la réalisation. Je pense qu'il en devient presque un co-auteur. Il sait vraiment ce qui est juste et ce qui ne l'est pas. En ce qui concerne Jamshed, bien sûr, il nous a soufflé quelques idées pour certaines scènes...



© Photos : Cléo Drieu

Pratiquement tous les membres de l'équipe de tournage ont joué dans le film.

Au début, j'avais l'idée de ne filmer que des réalisateurs. Car c'est un film pour les gens du cinéma, qui nous sont proches. Mais physiquement c'est impossible. Il y a trop de personnages, et les trouver tous parmi les cinéastes... C'était une idée sans lendemain. Mais c'est vrai que nous avons filmé pas mal de gens du cinéma. Le héros principal est réalisateur. Beaucoup de membres de l'équipe ont joué dans le film, les habitants du village aussi.

Vous dites que vous aimez découvrir de nouveaux visages, trouver des acteurs non-professionnels. C'est à chaque fois un risque : avez-vous vu juste ?

Je crois que le rôle principal doit toujours être interprété par une nouvelle personne. Pour les rôles secondaires, c'est différent. Bresson, par exemple, a dit qu'il ne fallait pas filmer deux fois la même personne. J'ai regardé son oeuvre. En fait, il a déjà filmé la même personne deux fois, bien qu'il déclare partout qu'il ne faut pas.

Par rapport à la réalisation de *Tueur à gages*, quelles sont les différences dans le fonctionnement des studios Kazakhfilm ?

En ce qui concerne le personnel, il me semble qu'aujourd'hui, les gens travaillent mieux. Avant, il y avait toujours du travail, et même si on virait quelqu'un d'un film, on le reprenait sur un autre. C'était donc difficile d'être exigeant. On ne savait pas ce que signifiait le mot « chômage ». On ne se

demandait pas comment gagner de l'argent. Maintenant, c'est le temps de l'économie de marché. Je crois que c'est une bonne chose. Les gens ont commencé à mieux travailler, ils sont plus responsables car ils tiennent à leur travail.

Vous avez réalisé un film sur le monde du cinéma, quelle est la place des réalisateurs dans le Kazakhstan d'aujourd'hui ?

Malheureusement, ce n'est maintenant plus une profession prestigieuse. Le cinéma ne fait plus partie de l'espace public. Les gens se sont branchés sur autre chose. Il me semble d'abord que la télévision joue un rôle très important, et la presse aussi. Maintenant les professions les plus en vues sont celles qui touchent aux finances : banquiers, businessmen... J'ai le sentiment que plus personne n'a besoin du cinéma. Je crois que la baisse du prestige du cinéma est liée à la distribution. Toutes les salles de cinéma ont fermé. Bien que, encore une fois, quelques salles de cinéma ont rouvert, ces dernières années, à Almaty. On n'y montre que des films étrangers. Peut-être qu'avec le temps, il y aura une place aussi pour nos films.

N'est-il pas difficile de savoir que vos concitoyens ne peuvent voir vos films ?

Bien sûr que c'est difficile ! Mais le problème n'est pas que les kazakhs ne voient pas de films kazakhs. Il y a aussi d'autres films à voir et autre chose que cette production qu'on leur propose... Qu'est ce que le cinéma indien pour les gens d'ici ? Généralement, le cinéma indien, c'est les danses. Alors qu'en Inde il y a un cinéma différent avec des réalisateurs comme Satyajit Ray par exemple... J'ai vu ces films dans les festivals, et c'est vraiment différent ! Pourquoi ne pas les montrer ici ? Il y a aussi de bons films iraniens que l'on voit dans le monde entier, ici personne ne connaît Kiarostami.

C'est un problème d'éducation, car la jeune génération est une génération-vidéo, qui n'est jamais allée au cinéma...

C'est aussi lié au fait que la culture kazakhe est une culture orale. La culture visuelle n'est traditionnellement pas très développée. Il y a un proverbe qui existe depuis la nuit des temps : « l'art d'entre les arts - c'est l'art de parler ». Mais comment faire comprendre toute l'importance de la culture visuelle ? Le cinéma c'est avant tout l'image, et non le mot. Comment naissent de très nombreux films kazakhs ? Ils s'appuient avant tout sur la littérature. Si vous prenez les gens qui travaillent comme rédacteurs dans les studios, vous n'y trouverez aucun artiste de l'image, pas un photographe, seulement des écrivains. Ça explique la prédominance du mot jusqu'à aujourd'hui. Il faut que les gens comprennent que le cinéma n'est pas une littérature photographiée mais un art à part entière...

Extrait de l'interview réalisée par Cléo Drieu et Olga Garifoullina à Almaty, à la fin du tournage "La Route", novembre 2000.



Récit du tournage

par Cloé Drieu



Un éloge lancinant à la steppe... C'est dans les vastes locaux déserts des studios Kazakhfilm que le tournage de "Jol", le dernier long-métrage de Darejan Omirbaev, a commencé. C'était le seul film à être tourné en 2000 au Kazakhstan. On est bien loin de la production du début des années 1990. Moins d'une dizaine de films en moyenne chaque année, avec un record de 13 films en 1991. Le tournage, partagé entre Almaty et la steppe kazakhe, s'est étalé sur un peu plus de deux mois.

C'est l'ancienne capitale du Kazakhstan, Almaty, qui voit les premières scènes de "Jol". Dans un appartement reconstitué dans le plus grand pavillon des studios, situés en marge de la ville, l'équipe de tournage s'affaire dans la bonne humeur pour les scènes d'intérieur, peu nombreuses. Qui sait quand on tournera un autre film ? Quelques jours suffisent à boucler les épisodes mettant en scène Amir et sa famille, la monteuse et

Serik (joué par Serik Aprymov lui-même), le frère venu laver l'honneur de sa sœur.

Le temps est radieux, et ne laisse aucunement présager des caprices qu'il réserve pour la suite du tournage... Après les intérieurs, l'équipe se prépare pour une virée à Kapchagaï, un lac situé à 80 km, au nord de la ville. C'est ici que nous devons tourner la scène entre Amir et Veronika... Le chemin, bordé de part et d'autre de roseaux, est soudain recouvert d'eau, Amir s'arrête au milieu, se tourne vers Veronika, la regarde et, après une lutte silencieuse, parvient finalement à l'embrasser... Darejan et son chef opérateur ont les pieds dans l'eau. C'est la seule scène tournée à Kapchagaï... On rentre à Almaty mais il faut sans tarder prendre définitivement la route et quitter la ville et ses environs pour la campagne kazakhe.

Bientôt, ces constructions modernes, ces voitures tout-terrain rutilantes mélangées aux ladas sans âge, ces terrasses de café ombragées et accueillantes s'éloignent derrière nous pour disparaître totalement. Alors qu'Almaty étalait ses plus beaux atours, la steppe, infini de terre jaunie, ne donne rien à l'œil pour s'y accrocher. L'œil glisse de ne pouvoir rien fixer. La steppe kazakh, silencieuse, démesurée et monotone pour un œil non averti a repris son droit. On découvre en même temps qu'Amir cette infinie solitude du paysage, ce vide qui fait gamberger. C'est le rythme de la steppe qui commence, lancinant, quasi-hypnotique, ennuyeux peut-être, mais qui éveillera en nous un certain manque quand on se retrouvera de nouveau confronté à un univers urbain, bouillonnant et bruyant.

Notre première étape est Merki, ancienne étape de la route de la soie. C'est une petite ville située à plus de 200 km d'Almaty, sur la route qui mène à Taraz. On doit y passer

deux semaines pour tourner la suite des scènes entre Amir et Veronika : leur rencontre au café, le rendez-vous fantasmé mais finalement manqué et le chemin qui mène Amir au foyer maternel...

On est logé dans un sanatorium labyrinthique au pied des montagnes. Il fait froid et humide et la brume s'accroche parfois tellement aux sommets que l'on se demande si le ciel existe réellement. Reverra-t-on un jour le soleil ? L'été fut particulièrement chaud. Les herbes jaunies par le soleil ont fini par s'embraser, contraignant ainsi les aigles des hauteurs à descendre dans la vallée, à découvert. Les flancs des montagnes sont pelés et noirâtres. Le brouillard se pose pour ne plus se décrocher.

Le sanatorium se compose de deux bâtiments curieusement agencés. Le deuxième étage de l'un correspond au troisième étage de l'autre. Quelques salles exhibent des appareils médicaux hors d'âge. Des infirmières font les cents pas dans des couloirs interminables. La scène commencée hier sous le soleil doit être terminée aujourd'hui... Malheureusement, le soleil n'est pas au rendez-vous. On attend... Chacun tue le temps comme il peut. Il fait trop froid pour dormir. On joue aux cartes, au backgammon, au ping-pong, on va à la pêche ou on regarde une télé sans âge elle aussi, à l'image neigeuse.

En plus du personnel médical et des quelques clients venus chercher un peu de repos ou se refaire une santé, le sanatorium héberge un projectionniste et un mollah qui se partagent le même étage. La mosquée fait donc face à la salle de projection. Parfois, les appels s'entrechoquent : alors que l'un appelle le croyant à la prière, l'autre appelle le spectateur en mal de sensation à une séance bien particulière : "Ce soir, à 19h, ne manquez pas le

film américain, L'Empire de l'amour"... Et le mollah de continuer son appel... Avec son air débonnaire, il ne semble pas perturbé par son voisin qui propose aussi pour 100 tenges le visionnage en vidéo de films plus hard-core pour ceux qui trouvent que la séance officielle est trop soft.

Encore la steppe...

Après avoir achevé ici, tant bien que mal, les objectifs de tournage qui avait été fixés, on reprend la route pour Akkol, dernière étape du voyage avant notre retour à Almaty... Retour à la steppe... Les poteaux électriques, comme un métronome, battent la mesure. C'est à ce rythme monotone, répétitif et régulier, trop régulier parfois, que se fait notre voyage. Comment ne pas s'imaginer à la place de Kaïrat, qui regarde à travers la vitre du train, ou à celle du jeune Jasulan de *Kardiogramma* qui contemple ce même paysage, mais d'une fenêtre d'autobus ? On peut faire une centaine de kilomètres sans ne jamais apercevoir un village.

On arrive à Akkol de nuit. C'est le petit bourg, situé près d'un lac, qu'Amir redécouvrira de la fenêtre de son véhicule, après une longue route. C'est aussi le village natal de Darejan. On arrive dans une nuit noire et glacée, sans lune. Il n'y a pas d'éclairage si ce n'est celui des phares des voitures. On ne distingue quasiment rien, seules de vagues formes, des fantômes de béton et de brique qui se dressent derrière les vitres. Après quelques circonvolutions, les véhicules s'immobilisent. On sort. C'est le silence. Toujours pas de lumière. On fait quelques pas, nos yeux se familiarisent avec l'obscurité... Des hommes s'activent... Puis la lumière apparaît dans un terrible grondement... C'est le bruit d'un générateur, qui ressemble étrangement à celui que Jasulan met en marche dans

***Kardiogramma* pour regarder la télévision.
Fiction ou réalité ?**

L'automne s'installe. On raconte que ça fait trente ans qu'il n'a pas fait aussi froid dans cette région du Kazakhstan. Heureusement, le bâtiment fait de briques beiges garde bien la chaleur. Akkol est un bourg entre la vie et la mort. Des cinq ou six milles habitants qui vivaient là il y a quelques années, seuls 2 000 sont restés. Ayant perdu son statut de centre administratif, Akkol est déserté petit à petit. Ses habitants ont rejoint les villes plus importantes, dans l'espoir de trouver du travail. Ceux qui sont restés survivent tant bien que mal. La présence du lac les sauve un peu en apportant quelques richesses poissonnières. Une statue de Lénine trône encore vaillamment au milieu des habitations en ruine... Les briques des bâtiments inhabités sont récupérées à coup de pioche et de masse. Elles sont revendues dans les villes des alentours.

Ramenons-nous un peu de vie avec ce film ? Nous logeons dans le foyer d'un établissement de formation aux métiers agricoles. Cela fait cinq ans que personne n'a vécu ici. Devant nous, la steppe à perte de vue. Le vide nous entoure et nous empli. L'électricité n'est donnée que deux ou trois heures par jour. Entre 8 et 11 heures. C'est à ce moment qu'il faut recharger les batteries qui serviront à la caméra, au Tascam ou aux projecteurs. Parfois, on n'a pas du tout d'électricité. Le temps est de plus en plus capricieux...

Mais la vie continue... Une fois familiarisé avec cet environnement, l'œil commence à discerner les formes de la vie ici. L'école est étincelante. L'odeur de peinture fraîchement refaite remplit l'atmosphère. "Cette odeur vous suivra toute votre vie..." rappelle à ses élèves la maîtresse d'Amir. Darejan se souvient d'avoir écrit en grosses lettres blanches le slogan qui accueille tous les matins les écoliers et qui vante les vertus de l'éducation. Les écoliers, propres, arborent encore

l'uniforme qui était de rigueur du temps de l'union soviétique. Costume noir et chemise blanche pour les garçons, jupe noire, tablier blanc en dentelle et nœud blanc dans les cheveux pour les filles.

Le tournage dans la maison de la mère d'Amir s'éternise. Les figurants arrivent, les hommes avec leur kalpak noir et blanc [chapeau de feutre que l'on trouve chez les kirghiz et les kazakh] et les femmes avec leur fichu blanc et leur gros gilet de laine. Il fait froid, le samovar fume dans la cour de la maison, on attend patiemment un peu de thé pour se réchauffer... Et puis "moteur"... Amir descend de la voiture, regarde devant lui et ne saisit pas tout de suite le sens de ce regroupement dans la cour de la maison de son enfance. Sa peur augmente... et puis... silence... il n'entend plus rien... Une partie de cette scène est tournée au ralenti. La caméra qui permet de le faire est arrivée la veille du Kirghizstan... il n'y en a plus dans les studios kazakh.

On retrouve dans les paysages et sur le tournage le même rythme que dans les films de Darejan, cette même lenteur, ce même silence, la même solitude de l'homme face au vide. La réalité, comme en un songe éveillé, se confond avec la fiction. Toute cette atmosphère a bercé l'enfance de Darejan et l'a nourri. Ses films sont un éloge lancinant à la steppe. Il ne nous reste plus que quelques jours ici. Bientôt, devant nous, apparaîtra Almaty, avec ses constructions modernes, ses voitures tout-terrain rutilantes mélangées aux ladas sans âge, ses terrasses de café ombragées et accueillantes...

Cloé Drieu, août 2001.

